Un rite d'initiation humiliant et pervers ?

Bizutage : la tyrannie

On croyait que c'était une vieillerie, une survivance archaïque promise aux oubliettes du folklore estudiantin. Mais voilà que le bizutage revient en force : gauloiseries et machisme, sacs-poubelles et œufs pourris. Et quand le sadisme s'en mêle...

Ils puent ! Leur tignasse blanchie par la farine exhale une odeur rance de mousse à raser, de viandox, de nioc-mam et de différentes mixtures dont on les a aspergés. Empaquetés dans des sacs-poubelles bleus, ils déambulent en troupeaux, les pieds nus sur le trottoir. Ils vous baratinent pour que vous leur donniez 10 francs pour une feuille de papier WC ou un grain de riz. Ils scandent, au coup de sifflet, des trucs du genre : *« J'ai quelque chose de pointu qui me rentre dans le cul qui m'empêche de marcher. »* Font des pompes à même le pavé, décrochent des plaques de rue ou boivent sans broncher des breuvages immondes, au gré des caprices de leurs tout-puissants aînés. On les croirait sortis d'une commedia dell'arte retouchée par Samuel Beckett. Arlequins et clodos à la fois. Des crados pour de vrai qui amusent et effarouchent le bourgeois et étonnent le touriste. On a vu cet automne des Japonais abaisser leur Nikon pour demander à des Parisiens des explications introuvables dans leur guide. Difficile de leur faire comprendre que, chez nous, on fête ainsi les bons élèves du pays. Le bizut version sac-poubelle serait franco-français.

Qui aurait pu croire que ces vieux rites de jeunes pouilleux en goguette allaient resurgiravec forceen cette époque high tech ? C'est le *« grand retour du bizutage »*, annonce ce mois-ci la revue « l'Etudiant », qui publie à cette occasion un tour de France des rituels. On apprend ainsi qu'à Grenoble on épile les bizuts, qu'à Bordeaux on les vend aux enchères aux anciens, qu'à Nice ils font du ménage et à Lorient pénitence dans les toilettes. Pour le reste, ce sont presque partout les mêmes jeux : chasses au trésor et signes de pistes, sketches et potions magiques infâmes, élections de Miss Bizuth, cassage de noix dans le slip des garçons par les filles, simulacre de fellations, sodomies et autres jeux intimes, défilés, jets de farine : ils se peinturlurent, se cochonnent, déconnent et se défoulent dans un pot-pourri de jeux scouts et de paris érotiques.

A quoi jouent-ils donc ? Y aurait-il du religieux là-dedans ? Leurs cérémonies nocturnes, leurs mystères, leur loi du silence et leurs libations généreuses, tout cela sent sa bacchanale. N'y manquent que les dieux. Ils ont beau sortir des godemichés et se transformer en *« viande soûle »*, comme dit un patron d'une école vétérinaire, ils ne vénèrent pas pour autant Priape ou Bacchus. Alors, serait-ce un exorcisme collectif ? On comprend que les carabins, soldats, gens des Beaux-Arts puissent devenir bouffons au moment d'entrer dans un monde d'émotions fortes. Mais les futurs spécialistes de thermodynamique ou de gestion financière ?

Plus sérieusement, le bizutage, ce serait d'abord une fête chic ! *« C'est une stratégie de distinction d'une élite,* dit Olivier Galland, sociologue, spécialiste de l'adolescence au CNRS. *Il est logique qu'elle se répande à une époque de massification scolaire. Il faut, plus que jamais, se démarquer du commun des mortels. Voyez toutes ces petites et fausses grandes écoles qui se dépêchent d'instaurer cette pratique. »* Sans compter l'Université qui se laisse gagner, elle aussi, par ce souci de distinction : Paris IX-Dauphine, des filières professionnalisées haut de gamme et même quelques IUT ont désormais leurs bizuts ! A croire que le label de qualité d'une école se mesure désormais à la dureté de son bizutage. Les ingénieurs des Arts et Métiers, par exemple, revendiquent haut et fort leurs « usinages » – appellation maison du bizutage –, réputés pour être particulièrement longs, bêtes et méchants : ils forment, selon eux, des *« honnêtes hommes »*, fraternels et solidaires.

Quelles recrues héroïques accepteraient dans ces conditions de rejeter ou contester un ticket d'entréesi convoité ? Ou même de dire tout haut ce qu'elles pensent ? *« J'ai vécu ça comme une connerie monstrueuse,* avoue Stéphane, en maths sup à Saint-Louis à Paris. *J'ai rigolé pour ne pas en pleurer. Ils disent que ça sert à s'intégrer. Mon œil ! C'est une manière d'éliminer tous ceux qui ne tiennent pas le choc. Quant aux rebelles, ils se feront jeter toute l'année. » « C'est fait ! J'y suis passée !,* dit simplement Elodie. *C'est fini. » « C'est un étrange mélange d'embrigadement presque nazi et de survivance monastique »*, juge Thierry. Pas vraiment emballé, le bizut de base. Et parfois même bouleversé au tréfonds de lui-même.

“Y a de la haine dans l'air”

Témoignage d'un bizut 91, élève de prépa dans un lycée très coté

Le plus pénible ? C'est la douleur. La douleur physique. Cela fait mal de se faire écraser par une classe d'élèves qui fait la course à quatre pattes, sur vous et vos voisins, allongés par terre, le ventre à l'air. De ramper dans des tranchées en tenue trop légère. De faire retomber vos bras tendus sur vos cuisses, bruyamment et en cadence. De faire des centaines de pompes quand un muscle se tétanise. La douleur morale est plus supportable : j'ai essayé de faire abstraction de la méchanceté des ordres des bizuteurs, de ne pas donner de sens à leurs paroles. Quelqu'un qui prendrait ça au sérieux serait blessé dans l'âme. Mais il y a de la haine dans l'air. Le deuxième jour, le plus long, fut le pire, des anciens étaient venus des écoles, cela faisait plus de monde pour s'occuper de nous. Ce soir-là, j'ai failli abandonner et je n'étais pas le seul. Certains pleuraient.

On avait quand même cours et il fallait aller se doucher à toute vitesse à chaque fois qu'ils nous aspergeaient de ketchup ou de cochonneries, souvent trois fois par jour. A la cantine, on mangeait sans couverts et, en dehors des repas, on avait parfois droit à des croquettes ou du pâté pour chat. Un jour, on est allés sur l'esplanade du château de Versailles où nous sommes restés allongés une heure la face contre terre, en écoutant les classes chanter à tour de rôle leur hymne. Pendant une soirée, certains d'entre nous ont été désignés PO, putes officielles. Travestis, ils devaient aguicher les bizuteurs. Les filles ont fait du strip-tease mais en maillot de bain, elles étaient soulagées parce que les rumeurs les plus folles avaient couru.

Les gens pas assez soumis étaient « exécutés », ils devaient sucer un œil ou une tête de poulet ou mettre un masque garni de poisson pourri. Mais personne ne s'est rebellé, parce que tout le monde aurait payé, au nom du principe de coresponsabilité. Le temps a passé avec une lenteur ! On était épuisés, dormant parfois sous notre lit et toujours avec la menace d'être réveillés en pleine nuit. Enfin, un soir, les bizuteurs ont claqué dans les doigts en nous ordonnant d'enlever les bandeaux que nous avions sur les yeux. Le bizutage était terminé. Nous étions stupéfaits : sans maquillage et sans déguisements, nos « bourreaux » avaient une bonne tête.

A. F.

des crados

Paris-REA

Bizutage des élèves entrant en maths sup. à Marseille

Quand dans le huis clos d'un amphi ou d'un dortoir, sous le regard des autres, la fête tourne au cauchemar, il se tait souvent mais craque parfois. C'est une mère de famille qui récupère un « zombie », son fils, de retour de sa première semaine en classe préparatoire. *« Il est resté trois jours serré contre son chien sur le canapé. »* Et un an en dépression. C'est une infirmière qui n'a pas encaissé la matinée orchestrée par le Komité bizuteur de la fac de médecine de Lyon-Sud. *« Je ne suis pas prude,* explique-t-elle. *Me déshabiller ne me fait pas peur, mais deux heures de jeux cochons dirigés par des types en cagoules et robes noires, une bougie à la main, dans des hurlements hystériques, c'est trop pour moi ! J'entends encore les vibrations des chants militaires et la foule survoltée hurlant : "Bizuts, à poil !" Des fascistes ! Beaucoup de filles étaient secouées autant que moi, mais nous ne voulions pas passer pour des saintes Nitouche. »*

A croire que le label de qualité d'une école se mesure à la dureté de son bizutage

Ce mois-ci, des professeurs de terminale du lycée privé Saint-Jacques d'Hazebrouck ont sommé les autorités des facultés catholiques de Lille de mettre fin aux *« tracasseries », « brimades », « attitudes sadiques »* dont auraient été victimes certains de leurs anciens élèves à l'école d'ingénieurs et à la fac de médecine. L'un d'eux aurait eu des troubles rénaux graves après avoir avalé des déjections canines.

Le bizutage n'est pourtant pas toujours une 

Archaïque ? Non, postmoderne !

PAR MICHEL MAFFESOLI *

Une manifestation du retour au tribal qui s'esquisse sous nos yeux

Alors qu'il est de bon ton de proclamer le retour de l'individualisme ou autre forme de narcissisme, il est frappant d'observer que la réalité, d'une manière têtue, nous donne quotidiennement des exemples qui contredisent du tout au tout une telle opinion. Le bizutage est du nombre, qui traduit ce que j'ai appelé le « tribalisme postmoderne », où il est moins question de distinction, entre les individus et entre les groupes, que de fusion, de perte de soi dans l'autre, et ce afin de former ces petits corps sociaux où prévalent le « sentiment d'appartenance » et la conviction d'une destinée commune.

Ainsi le grand retour du bizutage peut être considéré comme un apprentissage de la solidarité communautaire. Paradoxe ? Pas forcément, car c'est toujours dans et par la douleur que se façonnent les liens de divers ordres qui résistent à l'usure du temps, et qui font qu'un « corps » est autre chose qu'une simple métaphore mais bien une interrelation forte où l'ordre et le désordre se conjuguent en une organicité des plus solides. La souffrance en effet, c'est une manière homéopathique d'affronter la mort. Je veux dire ici la mort de soi, la mort à soi, qui permet de renaître dans le collectif. Il en est de même du sexe : le fait de le jouer, de le théâtraliser ou même de le tourner en dérision, tout cela rappelle qu'avant d'être quelque chose de privé le sexe doit « circuler » afin de conforter la communauté. Mimer la copulation, pratique la plus répandue du bizutage, est bien une manière de faire corps, de dire symboliquement la socialisation qui commence avec la vie universitaire. Dans tous les cas, il s'agit bien d'un rite de passage qui, à l'image des bacchanales d'antique mémoire, « sait » bien, d'un savoir incorporé en quelque sorte, que pour « faire corps », pour faire du social, pour aboutir à un ordre, il est nécessaire d'intégrer du désordre. C'est la « part maudite » (Georges Bataille), la part d'ombre qui est présente dans toute société, et il n'est pas inutile qu'elle trouve une expression rituelle, donc canalisée, plutôt que de devenir perverse, donc immaîtrisable.

Il n'est donc pas étonnant que le bizutage fasse mal, à l'image du traumatisme de la naissance, il introduit à une nouvelle vie : la vie de groupe, qui est d'autant plus forte qu'il aura su, ne fût-ce qu'un instant, canaliser l'agressivité, la violence dont tout un chacun est pétri, et par là même assurer une ossature des plus solides à l'être-ensemble que vont être ces années passées en commun. Pour cela il faut du conformisme, de la conformité, toutes choses qui s'atteignent en brisant la carapace individuelle, en niant les particularités spécifiques.

Pour inverser l'opinion commune sur l'époque, je dirais que l'on assiste à une multiplication de « narcissismes de groupe », où ensemble l'on s'emploie à se regarder le nombril les uns des autres. Le bizutage serait ainsi la forme exacerbée d'une telle pratique. Il dit, en majeur, ce qui se vit sans y prêter attention dans la vie courante. En effet prendre un poste de travail, être admis dans un groupe d'amis, devenir membre d'un clan politique, d'une coterie intellectuelle, d'un réseau sexuel, tout cela nécessite une sortie de soi, stricto sensu une « extase ». Le bizutage est là pour nous rappeler une telle nécessité. Il ne fait, à un moment particulier, que caricaturer ces « entrées » dans le corps collectif dont est ponctuée la vie de tous les jours.

Cela, on l'avait oublié, et seule une conception rationnelle, contractuelle des rapports sociaux avait prévalu durant toute la modernité. On peut dire que dans le mouvement cyclique du monde cette chose archaïque qu'est le besoin de « reliance », la pulsion d'être avec l'autre, revient sur le devant de la scène. En ce sens, le bizutage est bien l'une des manifestations de la tribalisation du monde qui s'esquisse sous nos yeux, en cette postmodernité naissante.

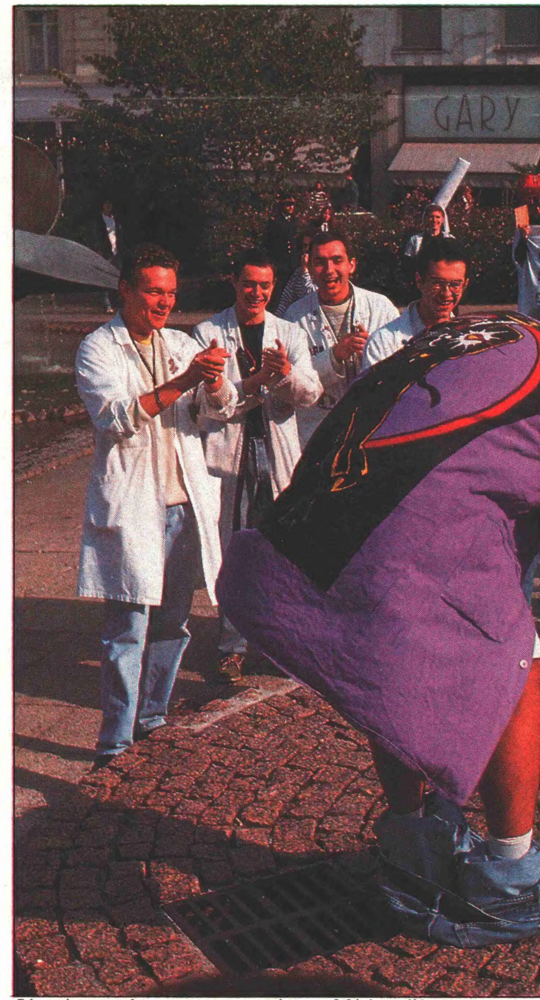
M. M.

(*) Professeur à la Sorbonne, directeur du Centre d'Etudes sur l'Actuel Quotidien (Paris-V), auteur de « Au temps des tribus » (Livre de Poche).

farce funèbre. Nous n'en sommes pas, tant s'en faut, aux *« 28 morts dans les universités américaines »* qu'aime à citer, en guise de cri d'alarme, Jean-Claude Delarue, le bouillant président de l'Association pour la Défense des Usagers de l'Administration (ADUA), qui a eu le mérite d'attaquer un tabou en faisant du bizutage son dernier cheval de bataille : *« On laisse le champ libre à de petits groupes de "bébés tortionnaires" qui agissent suivant leurs instincts les plus pervers et bafouent impunément la dignité humaine. »* Du calme ! S'il s'agissait, tout simplement, de garçons et de filles ordinaires, dont quelques-uns parfois, dans le feu de l'action, dérapent. Est-il vrai qu'un jeune homme est mort un jour, ficelé entre deux matelas et jeté par une fenêtre ? En tout cas pas dans tous les lycées et écoles que la rumeur cite avec certitude comme étant le lieu de l'accident. Il n'en reste pas moins que ce chahut-bahut étudiant a ses bavures et ses zones d'ombre.

Faut-il l'interdire purement et simplement, comme le demande l'ADUA, au nom d'une loi de 1928 ? Des écoles s'y essaient en pure perte. Le prendre en main ? Madame le doyen d'une fac de médecine lyonnaise, d'autorité, l'a remplacé par *« un baptême de promotion »* baignant dans *« un peu de décorum et une ambiance familiale »*. Mais il n'est pas sûr que les potaches aient toujours le bon goût, comme les Lyonnais, d'apprécier le spectacle de leurs professeurs en robe...

Même les spécialistes de l'adolescence ne sont pas d'accord sur la manière d'intervenir. *« Cela ne regarde pas les adultes*, dit le psychanalyste Alain Braconnier. *Ce passage de l'enfance au monde adulte est un rite d'initiation, avec des cérémonies, des souffrances, toujours un peu humiliantes*

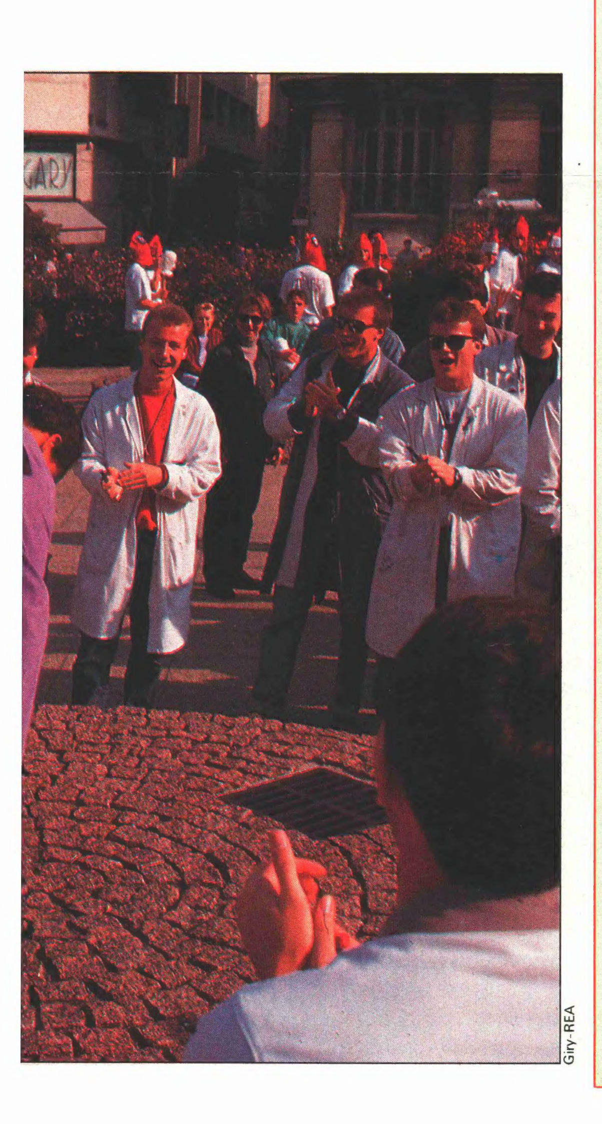


L'« usinage » des nouveaux aux Arts et Métiers d'Angers

et perverses, préfigurant les épreuves à venir. » « Bien sûr, les adolescents ont besoin de rites d'initiation à la vie, avec des épreuves au cours desquelles ils veulent retrouver les angoisses humaines, s'insurge Tony Anatrella, ethnopsychanalyste. *Mais le bizutage est un faux rite, vide de sens, purement narcissique, ne s'inscrivant dans aucune dimension philosophique ou mystique. Il met aussi en œuvre une sexualité primitive, qui masque un non-dit, la volonté de puissance des aînés sur les plus jeunes, à un moment où ceux-ci redoutent de ne pas être dignes de la caste où ils entrent. C'est de l'ordre du sacrifice humain. »*

La solution ne viendra sans doute que des intéressés eux-mêmes. Chez eux, les modes chassent vite les traditions ! De grands fiefs, écoles de commerce en tête, commencent à s'affranchir et à se démarquer. Sans doute par stratégie de distinction. Chez elles, on a laissé tomber depuis deux ou trois ans le bizutage hard pour une version soft, sobrement baptisé *« séminaire d'intégration »* : 350 petits ESSEC sont partis cette semaine dans un train-discothèque pour des bungalows dans les dunes de Capbreton. Concours de lambada, raft, VTT et pétanque. Quand ils jouent à un jeu de stratégie, le skirmich, ils enfilent une tenue de camouflage et les balles de leur fusil à pompe sont des boules de peinture biodégradable ! En bons GO, les aînés qui dirigent les opérations depuis un an n'ont même pas oublié de lister cinq veinards dont l'anniversaire est tombé un de ces jours-là. Au poil, le nouveau bizutage !

ANNE FOHR



Giry-REA

Souvenirs de bizuts

André Giraud* : "Quand j'ai bizuté Giscard..."

« Je devais avoir 20 ans quand je suis entré en deuxième année de l'Ecole des Mines, après avoir fait Polytechnique. C'était en octobre 1945. Et je me rappelle encore de ce bizutage incroyable auquel nous étions soumis. On nous mettait en petite culotte, de sport bien sûr, et on nous imposait un parcours incroyable. On nous obligeait à monter et descendre des escaliers en rampant, les mains derrière le dos. On devait passer par des égouts qui dégageaient une odeur épouvantable. Ou bien on nous mettait une cagoule sur la tête et il fallait escalader une grille à côté de laquelle il y avait un feu. On crevait de peur d'avancer ! Je me souviens qu'il y avait aussi cette fameuse "course aux trésors". Nous devions rapporter des choses impossibles, comme le képi d'un général ou le soutien-gorge d'une vedette connue !

Par la suite, j'ai appartenu à la "komisse", ce groupe chargé de préparer les bizutages. C'est ainsi que j'ai organisé celui de Giscard, qui est entré aux Mines un an après moi. Il s'y est plié de bonne grâce ! Et c'était assez méritoire pour quelqu'un qui avait la croix de guerre. On avait du mal à voir ce jeune officier mis à la même sauce que les autres ! Ce qu'on pratiquait cette année-là ? On foutait les gens à poil, on les badigeonnait de colle et on ouvrait un coussin rempli de plumes. Il en sortait de jolis canards ! »

(*) Ancien ministre de l'Industrie (1978-1981) et de la Défense (1986-1988).

Valéry Giscard d'Estaing : "Je me suis bien amusé !"

Nous avons demandé à Marie-Hélène Descamps, son attachée de presse, de vérifier auprès de l'ancien président de la République s'il s'est bien *« foutu à poil »* lors de son bizutage à l'Ecole des Mines. Réponse : « Le président a eu un formidable éclat de rire quand je lui ai posé la question ! Il confirme que c'est bien André Giraud qui l'a bizuté. Mais il ne peut pas vous en dire plus, sinon qu'il s'est beaucoup amusé ! »

Thierry de Montbrial* : "Traitement de luxe..."

Quand je suis entré à Polytechnique, en 1962, j'ai connu un moment de célébrité : j'étais le seul à avoir été admis deux fois à l'X. A cause d'un 0,5 en dessin industriel, j'avais été éliminé une première fois, bien qu'ayant réussi. J'ai dû repasser. Et mes camarades m'ont réservé un traitement de luxe ! Un soir, alors que nous dormions à sept dans une chambre, on est venu nous réveiller brutalement à 2 heures du matin. Ils nous ont mis en slip et aspergés de produits puants. Puis nous avons dû nous mettre à quatre pattes en file indienne et avancer en tenant les pieds du voisin de devant. On nous a recouverts d'une couverture, nous évoluions comme des reptiles. Un parcours insensé : il a fallu descendre cinq étages, passer sous un autobus garé dans la cour, tourner en rond. Cela a duré des heures. On devenait fous, on ne savait plus où on était. Mais ce n'était encore rien !

Le lendemain, ils nous ont obligés à enlever nos slips, qu'ils ont numérotés. Puis ils les ont aspergés d'hydrogène sulfureux et nous avons dû aller les récupérer au fond d'un énorme récipient. On n'arrivait pas à respirer. On nous a fait boire des potions infectes, jusqu'au vomissement. Moi, ils m'ont attaché les mains, il m'ont mis au bord de la piscine, et ils me menacaient à chaque instant de m'y jeter... Jusqu'au bout, j'ai cru qu'ils allaient le faire. Des minutes interminables ! »

(*) Directeur de l'Institut français des Relations internationales (IFRI).

César* : "Neuf femmes dans une baignoire"

« Aux Beaux-Arts, c'était la fête permanente. Le déshabillage était de rigueur pour le nouveau venu. Autant se déshabiller soi-même ! Ce que j'ai fait... Et là, mes amis m'ont réservé un sort royal : ils m'ont mis dans une baignoire remplie de lait. Avec un cadeau digne d'un empereur romain : neuf femmes étaient de la fête. J'en rêve encore !... »

(*) Sculpteur.

Propos recueillis par Alain Chouffan